

Semaine 13

Chapitre 2 : Permanences et mutations de la société française jusqu'en 1914

Introduction

De 1870 à 1914, à la faveur de nombreux changements économiques, scientifiques et politiques, la société française évolue en profondeur. La France poursuit son industrialisation. La période est marquée par de nombreuses innovations techniques qui bouleversent le quotidien des Français. La France connaît aussi de nombreux progrès dans le domaine médical, ce qui entraîne une légère amélioration des conditions de vie. La population reste majoritairement rurale, même si l'exode rural nourrit la croissance urbaine.

A la faveur de l'établissement de la République, certains groupes politiques exigent de meilleures conditions de travail et de vie pour les Français, particulièrement pour les habitants des villes. De nouvelles couches sociales apparaissent. Les ouvriers s'organisent et luttent pour leurs conditions de travail et de vie. Les femmes luttent, elles aussi, pour la reconnaissance de leurs droits.

Dans ce chapitre, il s'agit d'étudier les mutations et les évolutions de la société française de 1870 à 1914.

Problématique :

Comment la société française évolue-t-elle entre 1870 et 1914 ?

Quelles sont les raisons d'une telle évolution ?

Points de passage :

- **La fusillade de Fourmies (1^{er} mai 1891)**
- **Les expositions universelles de 1889 et 1900**
- **Le Creusot et la famille Schneider**

I. La seconde révolution industrielle

En quoi la seconde révolution industrielle est-elle à l'origine d'une profonde mutation de la société française ?

A. Progrès industriels et innovations scientifiques

1. La seconde révolution industrielle

A partir de 1870, la France entre dans la seconde révolution industrielle, grâce aux innovations qui touchent les secteurs de la métallurgie, de l'automobile, de la chimie, mais aussi grâce à l'utilisation de l'électricité et du pétrole. Ces sources d'énergie inédites permettent de nouvelles avancées techniques. L'industrie chimique, la sidérurgie, les moyens de communication et de transport se développent.

Les inventions se multiplient comme la lampe à incandescence d'Edison en 1879, les premiers plastiques synthétiques ou encore la première centrale hydroélectrique (1884). À la fin du siècle, la découverte de phénomènes physiques inconnus (rayons X, radioactivité) ouvre de nouveaux terrains de recherche.

Les secteurs moteurs de l'économie sont les suivants :

- Le textile qui connaît son apogée et représente 30% de l'activité industrielle.
- La sidérurgie qui innove pour répondre à la forte demande en acier des industries mécaniques.
- La chimie qui permet la production d'engrais qui améliorent les rendements dans l'agriculture et la production de textiles artificiels jusque-là inconnus, pour remplacer le coton et la soie.

La croissance de la production est soutenue, ce qui entraîne une forte hausse de la consommation.

Cette seconde phase du processus d'industrialisation engendre des mutations sociales et économiques profondes. Cette période qui va de 1870 à 1914 a été nommée après-coup la Belle-Epoque.

2. Le Creusot, symbole de la Révolution industrielle

Le Creusot et la famille Schneider constituent un point de passage de ce chapitre.

Le Creusot, ville située au cœur du bassin houiller de Saône-et-Loire, est l'emblème de la réussite industrielle. Fondée par la famille Schneider, l'usine, autour de laquelle est construite une ville, devient le plus grand site sidérurgique de France à la fin du XIXe siècle. En 1870, la famille Schneider emploie plus de 10 000 ouvriers, utilise 15 hauts-fourneaux, 30 marteaux-pilons, 85 machines à vapeur et produit 130 000 tonnes de fonte.

Document 1

Vue du Creusot



Les ateliers du Creusot et le château de la Verrerie, gravure coloriée, 1847, Ecomusée du Creusot.

- 1 : église Saint-Laurent fondée par les Schneider
- 2 : les hauts-fourneaux
- 3 : la forge et les ateliers de construction
- 4 : les voies de chemin de fer pour l'acheminement du charbon et du fer
- 5 : le château de la Verrerie, lieu d'habitation des Schneider
- 6 : les cités ouvrières construites par les Schneider

Document 2

Le marteau-pilon à vapeur



Joseph Layraud, huile sur toile, 1889, Ecomusée du Creusot.

Le marteau-pilon est une machine-outil de forge, haute de 21 mètres et pesant 100 tonnes. L'énorme bloc de fer est soulevé par la force motrice de la vapeur et retombe de tout son poids sur l'enclume. La toile a été réalisée pour l'Exposition universelle de Paris en 1889.

3. Les innovations techniques et scientifiques

En cette fin de XIXe siècle, on croit fermement au progrès. Les contemporains font l'éloge de la science et de l'industrie, censées apporter le bonheur au monde. On loue la vitesse, on célèbre la « fée électricité ». Le positivisme développe une véritable religion du progrès.

Les sciences sont à la mode. De nombreuses revues scientifiques, des conférences, des musées participent à la diffusion des connaissances. Les romans de Jules Verne font l'éloge des sciences et des inventeurs.

Les progrès médicaux sont aussi très nombreux. La médecine se fait de plus en plus scientifique, sous l'impulsion de découvertes théoriques et de progrès techniques. Louis Pasteur confirme la théorie microbienne et met au point un vaccin contre la rage en 1885.

On voyage désormais plus facilement en France. Dans la continuité de la politique du Second Empire, le « plan Freycinet » soutient le développement d'un réseau de chemin de fer organisé autour de Paris. Les voies ferrées exploitées doublent entre 1875 et 1891 et atteignent leur apogée en 1914. De nouveaux moyens de transport apparaissent, fruits

d'innovations techniques : le métro (installé à Paris en 1900), le vélo, l'automobile, l'autobus, les dirigeables et, juste avant la guerre, les premiers avions.

De nouveaux loisirs apparaissent et se diffusent. C'est en particulier le cas du cinéma : près de 200 cinémas sont créés à Paris entre 1900 et 1914. Le développement du train, rapide et peu coûteux, est à l'origine de l'apparition d'un premier tourisme balnéaire, encore largement réservé aux élites sociales.

Les communications se développent également. Après le télégraphe dans les années 1850, les années 1870-1890 sont marquées par l'apparition du phonographe, du téléphone ou encore de la radio. Les progrès de la photographie et l'invention de la presse rotative bouleversent également la diffusion de l'information.

Document 1

Pasteur et le vaccin contre la rage

L'Académie des sciences a tenu hier une séance qui fera époque dans l'histoire de la science. M. Pasteur a fourni la preuve qu'il guérissait l'homme atteint de la rage. Cette maladie redoutable, qui vouait à d'horribles souffrances, et nécessairement à la mort, les personnes qu'elle tenait en son pouvoir, est définitivement vaincue par le traitement de l'illustre savant [...]. Aux yeux de tous les médecins, tout patient mordu par un chien enragé et ayant reçu le virus, était condamné à succomber. Cette terrible maladie est guérie par M. Pasteur qui, dans cette voie, n'a eu aucun initiateur, aucun précurseur. [...] Par ce qui précède, on voit que le 26 octobre sera une date mémorable dans l'histoire de la science et de l'humanité.

Article du *Figaro*, 27 octobre 1885.

4. Les Expositions universelles, vitrines du progrès et de la modernité

Les Expositions universelles de 1889 et 1900 constituent un point de passage du chapitre.

Depuis les années 1850, les pays d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord, organisent régulièrement des Expositions universelles qui sont l'occasion de présenter les progrès techniques et industriels réalisés par les divers pays. Chacun cherche à montrer sa puissance et son avance.

L'Exposition universelle de 1889 a lieu sur le Champ-de-Mars. Elle est marquée par la construction de la Tour Eiffel, conçue par l'ingénieur Gustave Eiffel (1832-1923) : avec ses 300 mètres de hauteur, le monument est alors le plus haut bâtiment du monde. Sa construction au cœur de Paris ne va pas sans créer de tensions. On donne aussi une grande place à l'électricité qui a même son Palais.

L'Exposition est un réel succès, comme celle de 1900. C'est à l'occasion de cette dernière que le métropolitain est construit.

Document 1

Témoignage d'un ancien consul

Le Champ-de-Mars était comme le noyau de l'Exposition [de 1889]. Un ingénieur, M. Hénard, avait proposé dès 1886 l'installation d'un trottoir roulant destiné à porter les foules en marche. Mais le projet ne fut pas accueilli [comme celui de la tour Eiffel]. Dès que le projet en avait été connu, une protestation, signée des noms les plus connus dans le monde des arts, l'avait excommunié au nom des dogmes du beau [...]. La Tour constituait un gigantesque paratonnerre. C'était un observatoire d'où la vue s'étendait jusqu'à 65 km. C'était un poste d'expériences et on y avait installé trois laboratoires, d'astronomie, de physique et météorologie et de biologie. [...] La tour Eiffel fut en effet le centre d'attraction de l'Exposition. [...]. Les gouvernements du dehors semblèrent peu soucieux de solenniser [l'] anniversaire [de la Révolution]. L'Allemagne pressentie la première repoussa l'invitation en alléguant que les Expositions sont désormais sans intérêt [...]. L'Italie conforma sa réponse à celle de l'Allemagne. L'Angleterre et la Russie refusèrent leur concours à raison de la date choisie. L'Espagne, le Danemark, la Hollande, la Suède, la Turquie, le Brésil, la Roumanie, le Monténégro déclinerent également toute participation officielle. [...]

[En 1900] le programme était plus vaste que celui de 1889 ; l'électricité, les moyens de transport acquéraient leur autonomie ; la colonisation oubliée jusque-là ou admise en quelque sorte comme appendice et qui n'avait pris rang dans le cortège des grandes divisions des Expositions qu'à l'Exposition de Bruxelles, trouvait sa place dans le cadre élargi. [...] Le fer avait cédé la place à de nouveaux matériaux : « le ciment armé, le stuc et le staff ».

Adolphe Démy, *Essai historique sur les Expositions universelles de Paris*, 1907.

Document 2

La galerie des machines, 1889



Photochrome anonyme, 1889, bibliothèque du Congrès, Washington.

Document 3

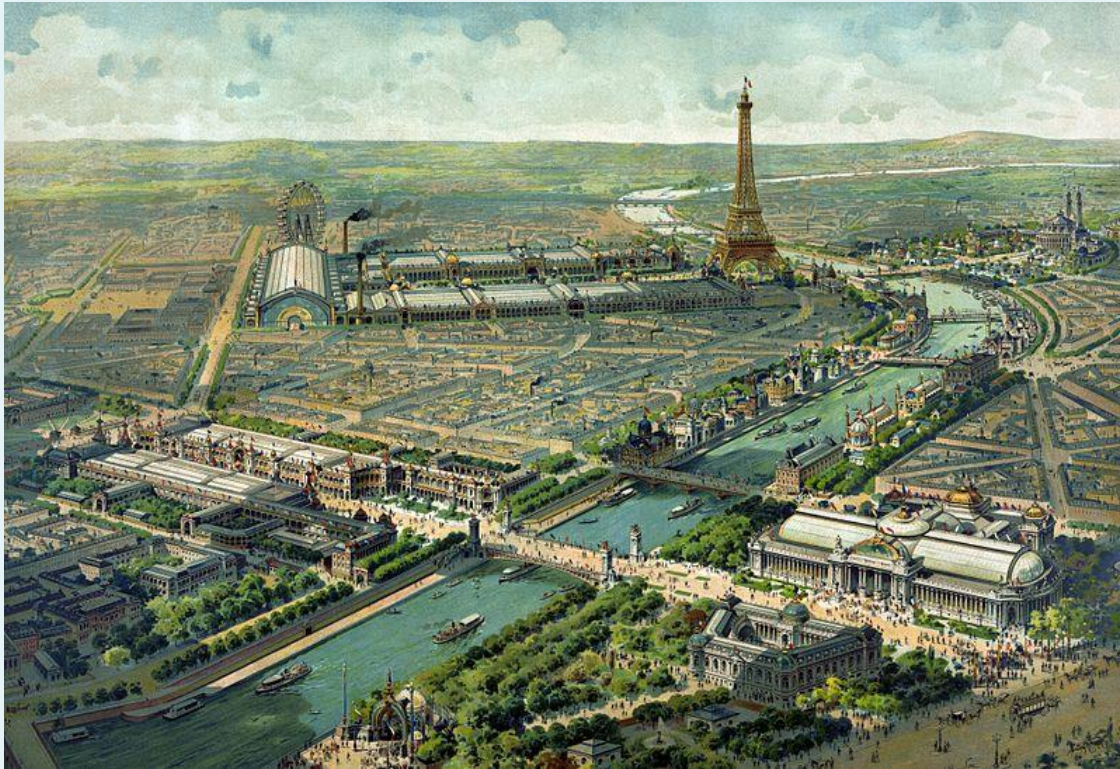
Vue générale de l'exposition universelle de 1889 et de la Tour Eiffel



Carte postale de 1889.

Document 3

Panorama de l'Exposition universelle de 1900



Lithographie de Lucien Baylac, Musée Carnavalet, Paris.

Sur l'image, on aperçoit à la fois les constructions de l'Exposition universelle de 1889 (la Tour Eiffel, le palais du Champ-de-Mars au bout duquel se trouve le palais de l'électricité) et celles de l'Exposition universelle de 1900 (le Grand et le Petit Palais au premier plan ou encore la grande roue).

B. Des territoires transformés par l'industrialisation

Dans un pays à dominante rurale, les villes s'imposent comme le lieu de l'industrialisation. La seconde révolution industrielle accélère les mutations du monde rural : l'exode rural se poursuit vers les villes qui offrent du travail. Il est facilité par le désenclavement des campagnes grâce au chemin de fer.

A la veille de la première guerre mondiale, la France compte encore 56% de ruraux, dont huit millions d'agriculteurs. Tandis que l'ouest et le sud restent dominés par de petites exploitations familiales peu mécanisées, le Nord et le Bassin parisien se modernisent grâce à la mécanisation et aux engrais.

Les campagnes sont acquises très tôt à la République et les gouvernements républicains cherchent à protéger les paysans, notamment en adoptant des mesures protectionnistes. Les campagnes se politisent lentement : en 1907, les viticulteurs du Languedoc, touchés par des épidémies (notamment la crise du phylloxéra) et la chute des prix, manifestent.

Dans l'ensemble, les conditions de vie des agriculteurs restent difficiles.

C. Un monde du travail en pleine évolution

Le monde du travail évolue rapidement et profondément. Alors que l'on comptait de très nombreux producteurs indépendants (artisans, agriculteurs, etc.), le salariat s'impose. En effet, le développement des grandes entreprises industrielles et des administrations publiques est à l'origine de la croissance du salariat. Vers 1900, 58% des actifs sont salariés.

Par ailleurs, alors que la population était jusqu'alors majoritairement rurale, on observe une réorganisation des secteurs d'activité. La population active passe de 15 millions de personnes en 1870 à 21 millions en 1914. Le déclin du secteur primaire (agriculture) se fait au profit du secteur secondaire (ouvriers), les travailleurs agricoles étant attirés vers le monde ouvrier. Quant au secteur tertiaire, il se développe également avec l'émergence de l'administration, des banques et du commerce.

Les femmes sont aussi de plus en plus nombreuses à travailler comme ouvrières dans les usines.

II. Une société française en pleine mutation

A. Une amélioration des conditions de vie

On doit noter une amélioration générale des conditions de vie en France dont la population connaît une croissance assez faible. Le niveau de vie moyen augmente : la qualité de la nourriture et du logement progresse et les Français peuvent aussi désormais utiliser une partie de leur budget pour les loisirs dont certains sont tout à fait inédits.

Ainsi, en ville, les ouvriers et les employés peuvent se rendre au bal, dans les guinguettes pour danser, au théâtre ou encore au cinéma.

B. De nouvelles catégories sociales

1. Les élites sociales

La noblesse demeure très présente dans les milieux politiques et la haute administration. Elle saisit aussi l'occasion de s'allier à la haute bourgeoisie en plein essor, grâce à des mariages.

La haute bourgeoisie triomphe véritablement entre 1870 et 1914 et détient le pouvoir économique. A l'image de la famille Schneider au Creusot, elle bâtit d'immenses fortunes

grâce à ses investissements et grâce à l'essor des industries, des firmes de transports, des banques et des grands commerces.

Elle imite le mode de vie nobiliaire, possédant un hôtel particulier en ville, un château à la campagne et utilisant de nombreux domestiques pour la servir.

2. La naissance des classes moyennes

Les classes moyennes sont aussi en pleine expansion. Il s'agit de la moyenne et de la petite bourgeoisie, formée de salariés, de fonctionnaires ou encore de petits patrons. Elles acquièrent un niveau de vie confortable et comptent sur l'école et les études de leurs enfants pour leur permettre de réussir une véritable ascension sociale.

3. Les ouvriers

Les ouvriers sont aussi de plus en plus nombreux : de 3 millions en 1870, leur nombre passe à plus de 7 millions en 1914. Leurs conditions de vie et de travail sont difficiles, particulièrement dans les usines et les mines. Leurs salaires sont souvent peu élevés.

Certains patrons ont à cœur de les améliorer, comme les Schneider au Creusot, par exemple. On parle alors de paternalisme. Les patrons proposent aussi de meilleures conditions de logement et un accès à des activités sportives et culturelles.

4. La naissance de l'employé et du commis

Avec la tertiarisation de l'économie, les employés de commerce, de banque, de l'administration et de l'industrie (contremaîtres, comptables) apparaissent et se multiplient. Ainsi à Paris, le grand magasin Au Bon Marché emploie à lui seul 4500 employés à la fin du XIXe siècle.

Document 1

Le Creusot, une usine paternaliste

M. Schneider, secondé un peu, nous devons le dire, par une population laborieuse, intelligente et économe, a su pourvoir seul à tout ; il n'a rien demandé à personne [...]. Le rôle de l'État et du département s'est borné à l'exécution ou à l'achèvement des voies de communication nécessaires pour desservir les besoins nouveaux. [...] On a construit la cité ouvrière de la Villedieu, non plus sur le principe du casernement dont on avait reconnu les inconvénients, mais sur celui de l'entier isolement des ménages. Chaque maison, bâtie en briques et pierres, se compose d'une chambre et d'un cabinet carrelés [...]. Au-dehors est la cave pour le vin et les provisions, et, par-derrière, le jardin. [...]

L'ouvrier qui l'occupe paie, comme loyer, l'intérêt à 5 pour 100 de ce capital, soit 90 francs par an, avec la facilité, s'il a l'instinct de la propriété, d'acheter le logis et ses dépendances. À côté de la cité est le grand étang de la forge, où la Direction permet aux amateurs de pêcher à la ligne, mais non de jeter les filets.

Napoléon Vadot, *Le Creusot, son histoire, son industrie*, 1875.

Document 2

Les dépenses dans les familles bourgeoises et ouvrières

Budget type d'une famille ouvrière à la fin du XIX ^{ème}	
Revenus	
Salaire du père	1 200 F
Salaire du fils aîné	1 000 F
Salaire du 2 ^e fils	150 F
Total	2 350 F
Dépenses	
<u>Alimentation</u>	1 800 F
Dont :	
– pain	432 F
– viande	234 F
– légumes, fromages	594 F
– déjeuner pour les fils le midi	540 F
Blanchissage	62 F
<u>Linge/vêtements</u>	200 F
Chauffage éclairage	80 F
<u>Loyer</u>	200 F
Total	2 342 F

Budget type d'une famille bourgeoise en 1913	
Revenu annuel net	25 000 F
Dépenses	
<u>Loyer</u>	3 750 F
<u>Alimentation</u>	6 250 F
Chauffage et éclairage	1 250 F
Blanchissage	750 F
<u>Linge et vêtements</u>	2 500 F
<u>Éducation des enfants</u>	2 500 F
Frais maladies	500 F
Gages des domestiques	700 F
<u>Loisirs, voyages</u>	3 300 F
Divers	1 500 F
Économies et charité	2 000 F
Total	25 000 F

Réseau Canopé

Document 3

La grande bourgeoisie parisienne



Jean Béraud, *Sortie de la messe à l'église Saint-Philippe-du-Roule*, 1877, Metropolitan Museum of Art, New York.

Document 4

Les commis et les employés des magasins parisiens

C'était, à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'octobre. Huit heures sonnaient à Saint-Roch, il n'y avait sur les trottoirs que le Paris matinal, les employés filant à leurs bureaux et les ménagères courant les boutiques. Devant la porte, deux commis, montés sur une échelle double, finissaient de pendre des lainages, tandis que, dans une vitrine de la rue Neuve-Saint-Augustin, un autre commis, agenouillé et le dos tourné, plissait délicatement une pièce de soie bleue. Le magasin, vide encore de clientes, et où le personnel arrivait à peine, bourdonnait à l'intérieur comme une ruche qui s'éveille.

Emile Zola, *Au bonheur des dames*, 1883.

C. Inégalités et tensions sociales : un monde en lutte

1. La question ouvrière

Depuis le début du XIXe siècle, de nombreux observateurs ont alerté les pouvoirs publics en publiant des enquêtes sociales à propos des conditions de vie misérables et précaires d'une partie du monde ouvrier. Les travaux menés par le docteur Villermé sont ici très représentatifs des enquêtes menées à propos des conditions de vie et de travail des ouvriers. Les récits ainsi délivrés ont suscité une vive émotion auprès de l'opinion publique et ont encouragé les États des pays industrialisés à agir. Les premières enquêtes menées dans les milieux populaires sont assurées par des médecins. Les observateurs sont aussi très préoccupés par le sort des enfants.

Une première législation se met en place afin de diminuer le nombre d'heures de travail et pour fixer un cadre au travail des ouvriers.

En France et partout en Europe se développe le mouvement ouvrier qui désigne l'ensemble des organisations (partis politiques et syndicats) chargées de défendre les intérêts politiques, économiques et sociaux des ouvriers. Ce mouvement ouvrier va de pair avec l'émergence d'un courant socialiste qui se manifeste à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. Le socialisme est un courant politique qui se donne pour but de mettre fin aux injustices sociales et d'établir une société solidaire en proposant une alternative au libéralisme économique et au capitalisme financier.

Le mouvement ouvrier s'organise et revendique la diminution du temps de travail et l'augmentation des salaires. En 1895 est fondée la Confédération générale du travail (CGT) qui est le premier syndicat unitaire. En 1906, dans la Charte d'Amiens, la CGT se fixe comme objectif de renverser la société capitaliste. Pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers organisent des grèves : on en compte plus de 1300 en France en 1906. L'année 1905 voit la naissance de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), ancêtre de l'actuel parti socialiste, par le socialiste Jean Jaurès (1859-1914) qui s'exprime à travers *L'Humanité*, journal qu'il a fondé. La SFIO veut instaurer une République sociale. La SFIO est en lien étroit avec les syndicats et remporte 17% des voix aux élections législatives de 1914.

L'exemple de la fusillade de Fourmies : point de passage du chapitre

Le 1^{er} mai 1891 est marqué par la fusillade de Fourmies. Dans cette petite cité textile du nord de la France, les ouvrières et ouvriers travaillent dur dans les filatures. Les salaires sont bas et la crise économique accentue la précarité. Le 1^{er} mai 1891 s'y annonce donc comme un jour de mobilisation ouvrière importante, d'autant plus que Paul Lafargue (1842-1911), gendre de Karl Marx (1818-1883), vient d'y délivrer plusieurs conférences pour encourager les luttes locales. Les grévistes réclament la journée de travail de huit heures.

Après un mouvement de foule, l'armée tire sans sommation sur les manifestants, faisant dix morts.

Document 1

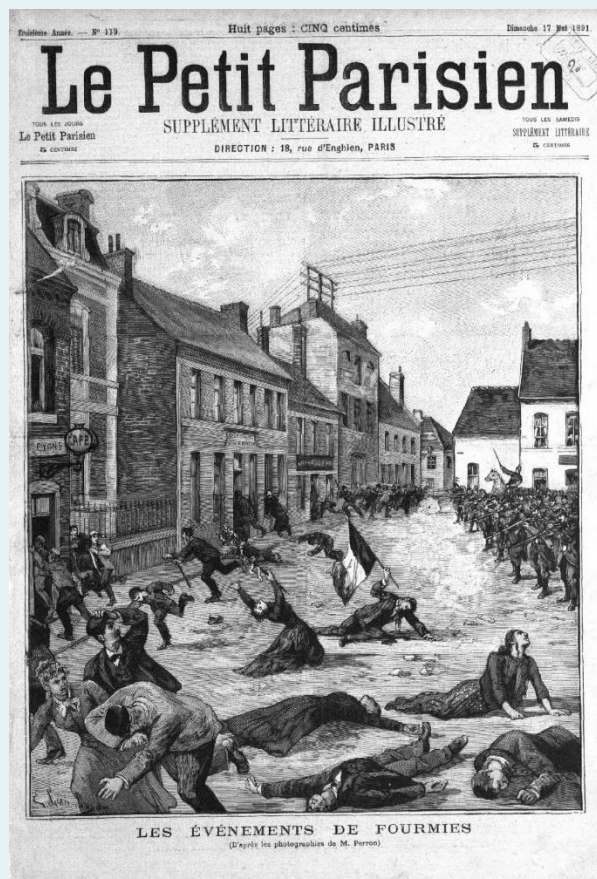
Le socialisme selon Jaurès

J'appartiens, vous le savez, à ce grand parti socialiste qui a uni toutes ses forces pour hâter l'émancipation complète des prolétaires et l'avènement d'une société plus harmonieuse et plus juste, où le travail sera souverain. [...] Ces vastes lois ne seront possibles que par une réforme hardie de l'impôt qui demandera aux classes riches, jusqu'ici privilégiées, une plus large contribution [...]. Avec vous tous, citoyens, avec tout le parti socialiste, avec la classe ouvrière et paysanne, toujours mieux organisée, avec les républicains qui veulent donner son sens plein à la République, je travaillerai à cette grande œuvre, qui sera une œuvre d'apaisement aussi bien que de justice.

Jean Jaurès, profession de foi à l'occasion de sa candidature aux élections législatives à Albi, 1906.

Document 2

La fusillade de Fourmies



Couverture du Supplément illustré du *Petit Parisien*, le 17 mai 1891.

2. Les revendications féministes

De nouvelles revendications apparaissent aussi parmi les femmes, qui demeurent mineures au regard du Code civil. La IIIe République les a laissées dans une situation d'infériorité politique et sociale, puisqu'elles n'ont ni le droit de vote ni le droit d'appartenir à un syndicat. Cependant, elles sont de plus en plus nombreuses sur le marché du travail, notamment dans les usines et dans les mines. En 1914, le taux d'activité féminin atteint 55%.

Certaines femmes s'insurgent contre cette situation, réclamant notamment le droit de vote pour les femmes. Avec l'inspiration donnée par les suffragettes britanniques et américaines, se développent des idées et des actions féministes. Grâce à certains droits nouveaux, comme la liberté d'association, de manifestation, de publication, ce féminisme, qui était surtout littéraire, devient militant et collectif. L'Union française pour le suffrage des femmes, créée en 1909, joue un rôle important. On peut citer le nom d'Hubertine Auclert (1848-1914) parmi ces femmes qui réclament plus de droits.

Document 1

Être une femme au XIXe siècle



B. Breitwieser, *Les Différentes positions sociales de la femme*, 1890, chromolithographie, 30,5 x 40,8 cm, musée national de l'Éducation, Rouen.

3. Une immigration, facteur de tensions

Afin de faire face à une croissance démographique trop faible et au besoin de travailleurs, la France a recours à l'immigration. Ces travailleurs étrangers viennent des pays limitrophes, tels que la Belgique, l'Italie, puis la Pologne. En France, les Belges représentent 40 % des immigrés en 1870. À la fin du XIX^e siècle, les Italiens deviennent majoritaires : en 1911, ils sont 420 000. Allemands et Espagnols, moins nombreux, vivent surtout dans les régions frontalières.

